

que Monseigneur Le Franc de Pompignan venait lui faire visite ; le professeur se leva brusquement pour réparer le désordre qui régnait dans son modeste asile ; il jeta un coup-d'œil d'inquiétude autour de lui : il aperçut sur sa cheminée les bustes de Voltaire et de Rousseau. Le pauvre homme se crut perdu, il était atteint et convaincu du crime de philosophie, et comme il était arrivé depuis peu de la Thuringe, sa patrie, il se voyait déjà, par l'influence de l'archevêque, chassé honteusement de Vienne comme un homme dangereux ; aussi, son premier mouvement fut-il de faire disparaître le corps du délit. Il avait déjà mis en sûreté le buste de Jean-Jacques, et il se précipitait sur celui de Voltaire, lorsque le Primat, las d'attendre, pénétrait dans le cabinet, et apercevant l'embarras de M. Schneider, qui s'efforçait de cacher sous son habit la malencontreuse figure de plâtre, il lui dit en souriant : « Mon cher professeur, laissez-le à sa place, vous savez bien que je ne le crains pas. »

« Ces quelques mots, disait M. Schneider, peignaient admirablement l'archevêque, qui était d'une grande affabilité, tout en conservant sur son visage et dans son port un air digne et majestueux. » Quoiqu'ennemi des philosophes et fervent catholique, il était ce qu'on appelle aujourd'hui un homme avancé et professant des idées très-libérales. Et, comme s'il eût été écrit que les archevêques de Vienne devaient, jusqu'au dernier, exercer un pouvoir temporel, Le Franc, on ne l'a pas oublié, présida avec éclat les Etats de Romans, fut député à la Constituante et devint ministre de la feuille des bénéfices.

Mermet rend justice à cet homme célèbre dans notre histoire, il en parle longuement et bien, c'est ce qui m'a rendu difficile sans doute, pour ce qui regarde Philippe-le-Bel, Lesdiguières et le baron des Adrets.

Sans doute, l'histoire d'une ville de province ne doit pas